

# Cynthia Kraus

## La psychanalyse d'un point de vue féministe matérialiste : l'invite du *Deuxième Sexe*

<sup>1</sup> Les références citées, quand elles ne le précisent pas, sont issues du *Deuxième Sexe*, le tome est alors indiqué.

<sup>2</sup> C'est à Dominique Memmi que je dois cette lecture tardive. Qu'elle en soit ici chaleureusement remerciée.

<sup>3</sup> Je remercie Romain Felli d'avoir attiré mon attention sur ces trois hypothèses – qu'il attribue, comme se le doit tout bon *lector in fabula*, à Umberto Eco (référence exacte non identifiée).

Autant le dire tout de suite, ma lecture du *Deuxième Sexe*<sup>1</sup> est récente<sup>2</sup>. Après l'aveu, un fait : toute une génération, plusieurs maintenant, est devenue féministe par d'autres auteures que Beauvoir. J'en fais partie. C'est donc après mon entrée en féminisme que je découvre la puissance et la richesse de ce texte pionnier. Comme on pouvait s'y attendre, *Le Deuxième Sexe* n'a pas changé ma vision du monde. D'autres auteures féministes l'ont fait avant Beauvoir. Et cela même atteste de l'incroyable « force de l'âge » de cet ouvrage : il agit à distance et voyage dans le temps. D'une certaine façon, on pourrait dire que nous l'avons tou-te-s lu dans la « bibliothèque collective » du féminisme de la deuxième vague (Bayard, 2007 ; Rennes, 2008) – bien que, ou est-ce parce que les références explicites dans les textes classiques sont rares [Delphy, 1975 (1998, p. 84) ; Guillaumin, 1978 (1992, p. 30, note 15) ; Wittig, 1980 (2001, pp. 52 et 56)].

Ce sentiment de déjà lu est sans doute le mieux partagé et ce pourrait bien être le cas pour nombre d'ouvrages, petits ou grands. Si j'en crois un aimable collègue, Umberto Eco aurait émis à ce sujet trois hypothèses<sup>3</sup>. Première hypothèse plaisante, mais peu crédible, le livre confortablement installé dans notre bibliothèque émettrait des ondes savantes et nous passerait à notre insu son contenu. La deuxième hypothèse est moins farfelue : à force d'ouvrir le livre pour en lire une page ou deux, nous finirions par l'avoir lu en entier. Selon la troisième hypothèse, sans doute la plus plausible, tous les livres d'un certain domaine parleraient au fond de la même chose, d'où cette impression de familiarité. Or, de manière intéressante, il est une chose dont la plupart des féministes françaises ne parlent pas – elles refusent même d'en parler –, mais dont parle précisément Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* : c'est de psychanalyse.

Certes, c'est d'abord pour en montrer les erreurs et les limites théoriques (de la pratique thérapeutique, il n'est guère question). Dans « Le point de vue de la psychanalyse » [I, partie I, chap. 2], Beauvoir en critique le parti pris masculin (chez Freud surtout) où la femme est conçue comme l'envers négatif de l'homme, le mâle et l'être humain : elle est manque, inachèvement, mutilation ou envie [I,

pp. 81 et 84 ; II, p. 195]. Beauvoir rejette clairement une méthode qui pose la sexualité comme une donnée irréductible, qui prend pour « accordés des faits inexpliqués » et l'effet pour la cause [I, pp. 81, 88-89 et 96]. Elle récusé aussi le cadre déterministe de la psychanalyse, parce qu'il soumet l'existence des femmes à de mystérieuses entités – instincts, pulsions, complexes, interdits, inconscient – qui excluent l'idée de choix existentiel [I, pp. 83-85, 87-88, 90-91 et 93]. Le langage même de la psychanalyse enferme la vie psychique au sein de l'individu coupé de la société [I, pp. 80-81 et 89]. Les critiques sont nombreuses et l'on a souvent retenu ce seul aspect de la discussion. Or celles-là n'aboutissent pas à un rejet total de la psychanalyse, mais à une reprise partielle : entre le point de vue psychanalytique et la perspective de la morale existentialiste que Beauvoir adopte, il y a accord « sur un certain nombre de faits », mais désaccord sur leur signification [I, pp. 97 et 107]. Cette resignification de la psychanalyse marque tout le second volume qui présente « du point de vue des femmes le monde tel qu'il leur est proposé » [I, p. 34].

#### **La question de la psychanalyse dans le féminisme matérialiste**

La question que j'aimerais soulever ici n'est pas celle de savoir si cette reprise partielle de la psychanalyse constitue une « rupture épistémologique inachevée » comme l'ont montré des lectrices averties à propos de la critique du naturalisme chez Beauvoir [Chaperon, 1997 ; Armengaud, 1999]. Pour en juger, il faudrait d'abord qu'il existe une véritable critique féministe de la psychanalyse (on ne compte pas le freudo-marxisme parmi elle) en France. On m'objectera que c'est précisément ce que font les féministes matérialistes lorsqu'elles s'opposent à la mouvance « Psychanalyse et politique ». C'est vrai dans une certaine mesure, mais il reste à faire un travail plus systématique et pas systématiquement négatif.

Si la question de la psychanalyse est étrangère à l'histoire de la pensée féministe matérialiste en France, parce qu'elle est marquée par son rejet et une incompatibilité devenue définitionnelle entre marxisme et psychanalyse [Molinier *in* de Lauretis, 2007, p. 10], il importe de relever que cette opposition n'existe tout simplement pas dans *Le Deuxième Sexe*. Ou plutôt, c'est exactement pour la même raison, le même refus du monisme (sexuel ou économique), que Beauvoir motive la nécessité de déborder le cadre explicatif psychanalytique et matérialiste [I, p. 107]. Mais les raisons pour lesquelles elle n'en refuse pas tout sont distinctes : le mérite du freudisme, c'est d'avoir compris l'importance du

corps et de la vie sexuelle dans l'expérience que fait l'existant de sa situation, tandis que la thèse marxiste a vu juste en soulignant que les formes concrètes d'existence dépendent de conditions matérielles [I, p.107]. Aussi la question est-elle moins de savoir s'il faut en finir avec la psychanalyse et finir ce que Beauvoir a commencé en la critiquant, que de reconsidérer le rapport entre féminisme matérialiste et psychanalyse, une possibilité explorée dans *Le Deuxième Sexe*.

La question de la psychanalyse dans le féminisme matérialiste – pour reformuler l'idée de Sandra Harding [1986] – nous plonge en plein trafic transatlantique des idées féministes. La circulation y est d'emblée chargée par ce que l'on pourrait nommer la « nationalisation de la question de la psychanalyse ». L'intérêt de certaines féministes américaines pour la psychanalyse jette sur elles un soupçon d'essentialisme qui les rapprocherait dangereusement du féminisme dit de la différence – qui « n'est pas la réalité du féminisme en France » [Delphy, 1996, p.19]. Cet intérêt constitue même une pièce à conviction dans le dossier d'une grande arnaque outre-Atlantique : l'invention américaine du *French Feminism* [Delphy, 1996 ; Ezekiel, 1996 ; Moses, 1996]. Sans rouvrir l'affaire, rappelons qu'il se passe toutes sortes de choses également intéressantes autour du concept de genre dans le village des irréductibles Gauloises [Kraus, 2005] ou lorsque la « *French theory* » goes to France » [Disch, 2008]. Force est aussi de constater que la psychanalyse est arrivée près de chez nous, dans la théorie féministe et *queer*, avec la traduction récente d'auteures américaines comme Judith Butler [par exemple 2002 ; 2006 (2005)], Teresa de Lauretis [2007] et même Donna Haraway [2007], quoique les essais choisis pour la première anthologie en français montrent peu cet aspect de son travail. On en comprend bien les raisons dans le contexte franco-français de réception.

*Le Deuxième Sexe* est un dialogue transatlantique inouï qui nous rappelle que la psychanalyse n'a pas toujours été synonyme d'essentialisme ni d'antiféminisme à l'américaine en France : peuplé d'Américaines, cet ouvrage « revient » aux féministes françaises après un détour étasunien. Il est aussi le premier texte savant à lier des théories psychanalytiques (notamment américaines) sur la sexualité féminine aux luttes pour l'émancipation des femmes [Elizabeth Roudinesco citée in Chaperon, 2008]. Beauvoir évoque encore la nécessité de refondre totalement la psychanalyse d'un point de vue féministe dans un entretien en 1975 sur la réception du *Deuxième Sexe* aux États-Unis et son influence sur les premières militantes féministes américaines :

« Il y a des choses qu'il faudrait pourtant reprendre complètement. Il faudrait entièrement refaire la psychanalyse d'un point de vue féministe et ne pas se borner à modifier seulement un peu la psychanalyse freudienne. Mais il faudrait avoir vingt ans, vingt-cinq ans, pouvoir s'engager dans quinze ans d'études et écrire ensuite des livres » [Beauvoir (1975), 2008, p. 414].

**« Que veut la femme ? »**

Le défi reste entier car Beauvoir s'est contentée de poser la question des femmes dans la psychanalyse [I, p. 80]. Mais on s'aperçoit non sans un petit goût de victoire que *Le Deuxième Sexe* pose implicitement la célèbre question définie par Freud à la fin de sa vie comme le point de butée de la psychanalyse, « Que veut la femme ? », car Beauvoir y « répond ».

« On admet volontiers que son rêve de castration a une signification symbolique : elle veut, pense-t-on, priver le mâle de sa transcendance. Son vœu est, nous l'avons vu, beaucoup plus ambigu : elle veut d'une manière contradictoire, avoir cette transcendance, ce qui suppose qu'à la fois elle la respecte et la nie, qu'à la fois elle entend se jeter en elle et la retenir en soi. C'est dire que le drame ne se déroule pas sur un plan sexuel » [II, p. 634].

La « réponse » est claire : la femme est divisée de l'intérieur parce qu'elle a intériorisé sa situation paradoxale : celle d'un objet doté de subjectivité [II, p. 636]. L'apprentissage de la féminité l'empêche de s'affirmer comme transcendance. Elle se voudrait sujet, mais elle se fait objet. Ses éventuelles protestations (un terme que Beauvoir emprunte à Alfred Adler) la placent « à mi-chemin entre la révolte et l'esclavage » [II, p. 496]. Le seul chemin authentique est d'assumer sa liberté dans la révolte [II, p. 515]. Mais le plus souvent, la femme se réfugie dans la mauvaise foi : « elle refuse en l'acceptant le monde et son propre destin » [II, p. 126]. Elle le fait typiquement en cherchant la transcendance dans un homme (réel ou imaginaire) à aimer. Mais, contrairement à ce que pensait Freud, dans l'amant, elle ne cherche ni le père ni le pénis [I, p. 85]. L'envie du pénis est moins un désir sexuel inconscient qu'un élan existentiel non concrétisé, un désir abstrait de liberté : la femme veut la souveraineté et l'autonomie qu'incarnent les figures masculines et leurs projets<sup>4</sup>.

Cette « réponse » est exemplaire de la manière dont Beauvoir retravaille des faits mis en évidence par la psychanalyse à partir du point de vue de la morale existentialiste. Elle inverse le sens de l'explication, laquelle change ainsi de nature – de psychologique, elle devient matérialiste.

<sup>4</sup> Pour une relecture contemporaine revigorante, psychanalytique et féministe, de « l'envie de pénis » chez les filles de tête, voir Molinier [à paraître, 2008].

liste : l'envie du pénis, s'il en est, n'a pas de causalité endogène à la conscience des femmes, mais des bases économiques et sociales qui font des hommes « les maîtres du monde » [II, pp. 38 et 89]. Encore faut-il historiciser la vérité du fait psychique [I, p. 93]. Beauvoir se tourne ici non vers l'Histoire, mais du côté des petites filles en retraçant l'ontogenèse sociale de la femme. Elle postule l'antériorité logique et explicative de l'existence sur la sexualité et la différence sexuelle : la femme commence par être un être humain, la féminité étant une figure imposée du dehors par l'éducation et la société [II, pp. 28, 47 et 525]. Pour Beauvoir, l'enfant se situe d'abord en deçà de toute différence sexuelle : mêmes intérêts, mêmes plaisirs, mêmes instruments de prise sur le monde – « les yeux, les mains, et non les parties sexuelles » –, même agressivité dans la découverte et l'affirmation de soi [II, p. 13]. Pour commencer, la petite fille veut donc la même chose que le petit garçon : elle veut « pétrir la terre, creuser un trou », se confronter au monde par des activités [I, p. 90]. Aussi, lorsque la fillette découvre un pénis, rien de très remarquable à signaler : si elle désire se l'approprier, c'est comme n'importe quel objet car les désirs des enfants sont d'abord préhensifs et non sexuels [I, p. 90 ; II, p. 20].

Tout change lorsque la fillette découvre non le pénis, mais la hiérarchie des sexes dans la famille puis dans tous les domaines. Cette révélation est un point de non-retour dans l'histoire de sa conscience [II, pp. 37-38]. De manière similaire, c'est la valorisation sociale du pénis comme symbole de la virilité qui amène le petit garçon à se fixer sur ce petit bout de chair [II, p. 28]. Mais le symbolisme a une genèse : « il a été élaboré, tout comme le langage, par la réalité humaine qui est *mitsein* en même temps que séparation » [I, p. 91]. L'argument est autant historique que philosophique : le genre précède le sexe et le phallus est une invention à partir d'« un fait existentiel : la tendance du sujet à l'aliénation », qui est aussi la « première tentation de l'inauthenticité » [I, pp. 91-92]. Dès lors, deux possibilités s'ouvrent selon qu'on se place du point de vue de la société telle qu'elle est ou d'une société libre et égalitaire : dans la première, « [Si] la femme réussissait à s'affirmer comme sujet, elle s'inventerait des équivalents du phallus » [I, p. 93] ; la seconde annonce (c'est une conséquence logique de l'argument de Beauvoir, même si elle ne le dit pas explicitement) la disparition du phallus, puisque tout le monde choisirait d'assumer authentiquement sa liberté au lieu de s'aliéner.

Dans une société phallocrate où la mauvaise foi est l'attitude la mieux partagée, l'inauthenticité prend des chemins divergents selon qu'on est éduqué-e en fille ou en

garçon. Le garçon s'aliène dans son pénis phallicisé dans lequel il apprend à incarner sa transcendance. Il réussit toutefois à se récupérer comme sujet, parce que le phallus est séparé de lui et qu'il symbolise partout la souveraineté et l'autonomie [I, pp. 92-93]. Comme il n'y a pas de contradiction entre l'affirmation de son humanité et la virilité, ses entreprises « sont à la fois des projets et des fuites » [II, p. 512]. Privée de projets, la petite fille apprend à aliéner toute sa personne dans un objet inerte, la poupée. Elle apprend à se replier sur elle-même, à vivre au-dedans, à intérioriser la dépendance au lieu de se faire transcendance. On comprend qu'elle somatise [I, pp. 22 et 93 ; II, pp. 27, 324, 584 et 609]. La perspective existentialiste retrouve ici les faits discutés par la psychanalyse, mais sous une forme méconnaissable. Les complexes expriment les contradictions vécues par un sujet se faisant objet. Ce qui est refoulé, c'est l'élan de la transcendance. Les angoisses sont existentielles et non sexuelles : c'est la liberté qui est hésitation et angoisse que dramatise la mauvaise foi [II, p. 555]. En somme, les maux dont souffrent les femmes sont les effets concrets de leur subordination, d'une situation qui hystérise leur corps et mystifie leur conscience : l'oppression, ou plutôt l'oppression vécue « dans les ténèbres angoissantes de la mauvaise foi », laquelle « trop entêtée... conduit à l'asile » [II, pp. 94, 126, 174 et 562].

### Rematégoriser la psychanalyse

La manière dont Beauvoir comprend la vie psychique des femmes à partir de leur oppression sociale et économique et les restrictions imposées par l'obligation sociale de devenir femme est étonnamment proche de la thèse bien connue de Nicole-Claude Mathieu dans son essai sur les « déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes » [(1985) 1991]. On ne s'attend pas à ce que Beauvoir puisse en arriver là sans rompre totalement avec la psychanalyse. C'est que nous supposons que le féminisme matérialiste et la psychanalyse sont incompatibles par définition. *Le Deuxième Sexe* au contraire les articule et pose les premiers jalons d'un programme : rematégoriser la psychanalyse. Par ailleurs, en relisant l'essai de Mathieu, on se rend compte que sa perspective matérialiste n'exclut pas l'interprétation des rêves (pas seulement des mythes justement) et que l'auteure mobilise deux notions freudiennes, le déni et la dénégation, pour rendre compte des processus psychiques par lesquels les femmes nient leur domination [Mathieu, (1985) 1991, pp. 178-182 et 218]. Qui ne l'avait pas oublié ?

Pour relever le défi que nous lançait Beauvoir en 1975, pour refondre totalement la psychanalyse d'un point de vue féministe, il conviendrait sans doute de commencer par reprendre Beauvoir : la reprendre au sens de revenir à cet espace conceptuel du *Deuxième Sexe* où s'articulent féminisme, matérialisme et psychanalyse, la reprendre aussi au sens de critiquer, voire corriger ses thèses. Je me suis contentée ici de mettre en évidence la manière inattendue dont Beauvoir retravaille des faits et des théories de la psychanalyse tels qu'elle les présente dans cet ouvrage. Mais ce serait un travail captivant et indispensable de voir comment elle s'approprie différentes théories psychanalytiques (voir par exemple Élisabeth Roudinesco, 2008), et si ce qu'elle dit de la psychanalyse est vrai ou daté pour l'époque ou aujourd'hui. Par exemple, il semblerait que « l'idée que l'enfant découvre d'abord les organes génitaux, puis la hiérarchie des sexes [soit] franchement très datée », puisque la psychanalyste Karen Horney [citée in II, p. 21] disait déjà le contraire début des années 1900. La primauté chez Beauvoir du désir préhensif/cognitif sur le désir sexuel dans le développement de l'enfant peut paraître tendancieuse : elle s'accommode mal de l'enfant « pervers polymorphe » hérité de Freud<sup>5</sup>. Depuis les travaux d'Elena Gianini Belotti, nous savons aussi que la « spécification sexuelle » [I, pp. 36 et 117] commence bien plus tôt que ne le pensait Beauvoir (à trois ou quatre ans) [II, p. 16], c'est-à-dire à la naissance, une thèse confirmée par ailleurs par l'infanticide des filles dans certains pays. Avec l'avortement sélectif des filles, l'échographie et la procréation médicalement assistée, cette spécification est initiée dès la conception, voire en amont (le choix des gamètes). La liste des critiques, corrections, ajouts et mises à jour serait longue. Place à la discussion.

<sup>5</sup> Je dois ces deux exemples à Pascale Molinier (communication personnelle, 11 mai 2008). Je la remercie chaleureusement pour sa relecture et ses remarques passionnantes en plusieurs endroits que je n'ai pu, faute de place, toutes intégrer.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARMENGAUD Françoise, 1999, « Le matérialisme beauvoirien et la critique du naturalisme dans le *Deuxième sexe* : une "rupture épistémologique inachevée" ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 20 (4), pp. 29-48 [repris in Cinquenaire du *Deuxième Sexe*, Christine DELPHY et Sylvie CHAPERON, (dir.), avec la coll. de Kate et Edward FULLBROOK, Paris, Syllepse/Collection Nouvelles Questions Féministes, pp. 23-32]
- BAYARD Pierre, 2007, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Paris, Minuit.
- BELOTTI Elena Gianini, 2005 [1973], *Du côté des petites filles*, Paris, Éditions Des Femmes.
- BEAUVOIR Simone DE, 1976 [1949], *Le Deuxième Sexe*, Vol. I : *Les faits et les mythes*, Vol. II : *L'expérience vécue*, Paris, Gallimard.
- BEAUVOIR Simone DE, 2008 [1975], « Le Deuxième Sexe et le féminisme américain », Entretien avec Luce Guilbeault, *Les Temps Modernes*, n° 647-648 (La transmission Beauvoir), pp. 413-416.

## Re-lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir

---

BUTLER Judith, 2002, *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théorie*. Traduit par Brice Matthieussent, Paris, Éditions Léo Scheer.

BUTLER Judith, 2006 [2005], *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Traduit par Cynthia Kraus, préface d'Éric Fassin, Paris, La Découverte/Poche.

CHAPERON Sylvie, 1997, « La deuxième Simone de Beauvoir », *Les Temps Modernes*, « Questions actuelles du féminisme », numéro coordonné et présenté par Sylvie Chaperon, avril-mai.

CHAPERON Sylvie, 2008, « Simone de Beauvoir, la promesse faite aux femmes », Entretien réalisé par Lucien Degoy, *L'Humanité*, 9 janvier.

DELPHY Christine, 1975, « Famille et la fonction de la consommation », *Cahiers internationaux de sociologie*, [repris in DELPHY Christine ([1998] 2002). *L'ennemi principal*, 1. Économie politique du patriarcat, Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes »].

DELPHY Christine, 1996, « L'invention du "French Feminism" : une démarche essentielle », *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 1, pp. 15-58 [repris in Delphy Christine (2001), *L'ennemi principal*, 2. *Penser le genre*, Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes »].

DISCH Lisa Jane, 2008, « "French theory" goes to France. Trouble dans le genre and "materialist" feminism – a conversation manquée », in Terrell CARVER et Samuel A. CHAMBERS (dir.), *Judith Butler's Precarious Politics. Critical Encounters*, London & New York, Routledge, pp. 45-61.

EZEKIEL Judith, 1996, « Anti-féminisme et anti-américanisme : un mariage politiquement réussi », *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 1, pp. 59-76

GUILLAUMIN Colette, 1978, « Pratique de pouvoir et idée de Nature. 1. L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, 2, pp. 5-30 [repris in GUILLAUMIN Colette (1992), *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, pp. 13-48, Paris, Côté-femmes].

HARAWAY Donna, 2007, *Manifeste cyborg et autres essais*, Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan. Paris, Exils Éditeurs.

HARDING Sandra, 1986, *The Science Question in Feminism*, Ithaca, NY, Cornell University Press.

KRAUS Cynthia, 2005, « Anglo-American Feminism Made in France : crise et critique de la représentation », *Cahiers du Genre*, n° 38, pp. 163-189.

LAURETIS Teresa DE, 2007, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*. Traduction française par Marie-Hélène Bourcier, préface de Pascale Molinier, Paris, La Dispute/ Le genre du monde.

MATHIEU Nicole-Claude, 1985, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie » in *L'arrondissement des femmes. Essais en Anthropologie des sexes*. Paris, EHESS, pp. 169-245 [repris dans Mathieu Nicole-Claude (1991), *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, pp. 131-225. Paris, Côté-femmes].

MOLINIER Pascale, 2008, « Pénis de tête. Ou comment la masculinité devient sublime aux filles », *Cahiers du Genre*, n° 45 (à paraître).

MOSES Claire, 1996, « La construction du "French Feminism" dans le discours universitaire américain », *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 1, pp. 3-14.

RENNES Juliette, 2008, « En marges des études universitaires », *Le Monde des livres*, 11 janvier.

ROUDINESCO Elizabeth, 2008, « Soudain, Le deuxième sexe », *Les Temps Modernes*, n° 647-648, pp. 192-212.

WITTIG Monique, 1980, « On ne naît pas femme », *Questions Féministes*, n° 8, pp. 75-84 [repris in WITTIG Monique (2001), *La pensée straight*, Paris, Balland, pp. 51-64].